

## ***DES CASSETTES EN GRAND NOMBRE***

Monseigneur Vital m'avait demandé de créer un service audio-visuel pour le diocèse. Tout ce que j'avais fait à Bocanda était surtout d'usage local. J'avais peu d'appareils, beaucoup d'enregistrements étaient sur bandes ou sur cassettes, et il fallait toujours faire les copies une par une. Il fallait donc trouver du matériel supplémentaire. Je me suis adressé d'abord au Père Convers, curé de Botro, qui était équipé - et même suréquipé - dans le domaine de l'audio-visuel. Il avait une mentalité de collectionneur, et de même qu'il collectionnait les masques et autres objets traditionnels, il accumulait aussi bien des appareils qui faisaient double emploi ou ne lui servaient pratiquement pas. C'est ainsi que j'ai pu récupérer un ampli avec ses haut-parleurs, un deck, un tourne-disques et quelques bricoles.

Pour les cassettes, au début, j'avais des problèmes. Les cassettes vendues à Bouaké étaient pratiquement toutes des contrefaçons : elles se cassaient, se coinçaient, et n'avaient aucune puissance. Extérieurement, elles ressemblaient pourtant aux vraies, sauf parfois une légère différence de nom (maxwell au lieu de maxell, soni au lieu de sony...). J'avais alors recours au père Trichet qui m'approvisionnait à Abidjan à bon prix. Par la suite, la situation s'est améliorée avec l'arrivée des produits coréens, de petit prix mais de bonne qualité.

Au début, les cassettes les plus demandées furent celles de la chorale de Fondi (Bocanda) et des enregistrements des sœurs bénédictines de Bouaké : psaumes et triduum pascal. Je recopiais aussi quelques cassettes françaises dont les originaux étaient introuvables et dont l'importation aurait coûté une fortune ; Raymond Fau, Gianadda, grégorien...

Chaque année, début décembre, je partais passer trois jours à Bocanda avec les catéchistes, pour aider les pères à la formation avec les livres baoulés, et pour recueillir les nouveaux chants. Les compositeurs chantaient leurs créations, on les reprenait, on gardait les meilleures, et cela faisait l'objet d'une cassette et d'un petit livret disponible dans les mois qui suivaient. Bien sûr, les chanteurs renommés avaient presque toujours des choses intéressantes, mais souvent des débutants, quelquefois même des femmes, apportaient aussi des essais valables. Il fallait de temps en temps opérer quelques corrections (le compositeur avait placé la présentation au 8<sup>o</sup> jour), mais c'était une joie pour tous de voir la parole de Dieu s'exprimer dans des musiques familières et ainsi se fixer plus facilement dans les mémoires. Et le fait d'écouter toutes les inventions, et de ne jamais mépriser les créateurs non inspirés, favorisait entre les compositeurs une saine émulation.

## ***LE PETIT CATECHISME***

Voilà un petit livret qui a connu bien des avatars. Au départ, ce fut un petit livret en baoulé pour les catéchistes. Puis certains maîtres d'école demandèrent à avoir le même en français pour leurs écoliers du village. C'était simple, et comme la plupart faisaient plusieurs classes, ils pouvaient enseigner tous les élèves en même temps. Plusieurs maîtres faisaient aussi le catéchisme en baoulé au village, et ils s'y retrouvaient très facilement, les deux livrets ayant à peu près le même contenu. Certains pères ou sœurs l'ont même donné à des maîtres d'école publique qui pouvaient s'en servir facilement sans avoir fait d'études spéciales. C'est ainsi que le petit catéchisme débarqua en ville. Il y avait alors au programme les trois volumes du programme national : beaucoup de textes longuement expliqués, des mémorisations longues et mal composées, le tout difficile à utiliser sans préparation spéciale...

Le petit catéchisme fut mis à toutes les sauces. Certains l'utilisèrent comme introduction à la catéchèse, d'autres en fin de programme comme une sorte de révision. C'est alors que je l'ai

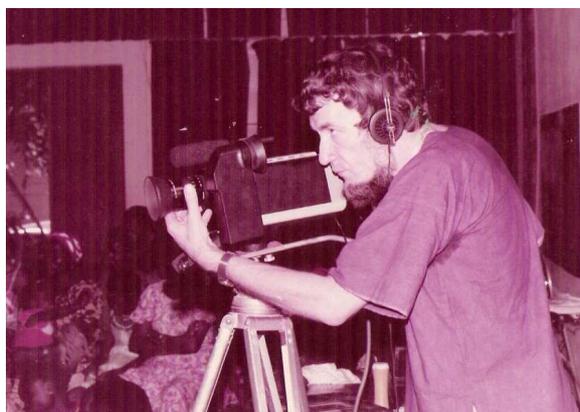
allégé de la plupart de ses applications purement scolaires, et complété un peu pour qu'il soit moins rudimentaire. La présence auprès de moi du père Rapon, responsable de l'Imprimerie de la cathédrale, permit d'en faire une édition imprimée en remplacement de l'édition ronéotée que je faisais moi-même. Ce fut un succès. Dès la deuxième année, il fallut imprimer à chaque rentrée dix mille exemplaires. Et ainsi pendant cinq ou six ans, je pense. Mais petit à petit monta une controverse, on commença à faire des reproches au livret. Il était tellement simple que n'importe qui pouvait l'utiliser sans avoir fait de grande préparation (à mon avis ce n'était pas un défaut mais une qualité). Et surtout il faisait concurrence au programme officiel. La commission nationale me demanda donc de ne plus l'éditer. Ce qui fut fait. Sa disparition fut regrettée. Dix ans plus tard, on me demandait encore s'il n'était pas possible d'en retrouver un ou deux dans quelque oubliette. Ces exemplaires empoussiérés connurent le dernier avatar du livret : la photocopie.

### **LA VIDEO**

Aussitôt arrivé à Bouaké, je me suis procuré une télévision. Et le soir, quand il n'y avait rien d'autre à faire, le Père Rapon et moi nous installions devant le poste.

En circulant en ville, je n'ai pas tardé à être attiré par deux boutiques intitulées VIDEO CLUB. Elles proposaient à la location des cassettes contenant des films. Pour les lire, il fallait avoir un magnétoscope. On le reliait par un câble au téléviseur, et on pouvait lire les films qu'on y introduisait. Le magnétoscope ressemblait à un magnétophone, mais en plus gros, plus lourd, et il transmettait l'image et le son. Je me suis inscrit à un video-club. C'était cher : 30000 francs pour l'inscription, ensuite la location de la cassette : 500 frs pour 2 jours, je crois. Il y avait un bon nombre de films, même des films religieux.

Un jour, le video-club a proposé en occasion un ensemble video portable, fonctionnant sur batterie. Cela pouvait être très intéressant pour la catéchèse et les loisirs. L'ensemble était proposé pour 500.000 frs. Je ne les avais pas. J'en ai parlé à Monseigneur. Depuis qu'il m'avait demandé de créer un service audio-visuel, c'était la première fois que je lui demandais un financement. Il n'a pas hésité et m'a remis l'argent. C'était le commencement de la video amateur. L'ensemble comprenait : le magnétoscope, la camera, le cordon pour les relier, la batterie et le chargeur. Tout cela était lourd. Le magnétoscope en bandoulière, 10 kg ; la camera sur l'épaule, 4kg. Rien n'était automatique, il fallait tout régler à la main à partir de l'image lue dans le viseur. Entre le poids du matériel et la complexité des réglages, filmer n'était pas un amusement.



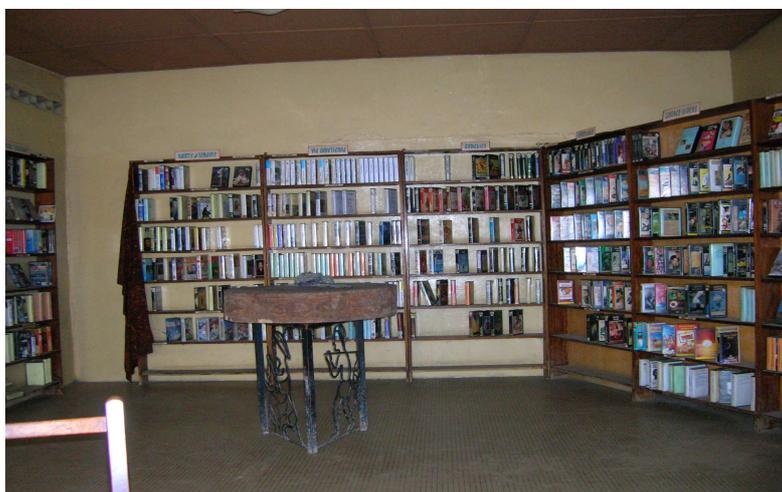
Je filmais les événements importants des paroisses. Ensuite je faisais des copies.

J'allais de temps en temps projeter des films, portant tout le matériel dans les paroisses ou communautés qui n'avaient pas de TV disponible.

Tout cela a évolué très vite. Camera et magnéscope sont devenus plus légers, tout en restant séparés. Puis est apparu le caméscope, qui réunissait les deux appareils en un seul. Lui-même, qui pesait au début 4 kg, est devenu plus léger. Ensuite, après l'an 2000, est apparu le matériel numérique, de plus en plus léger et automatique, avec le montage sur ordinateur.

Pour avoir des cassettes de films, je recopiais quelques bons films des video-clubs. A chaque congé, je rapportais plusieurs films, achetés ou pris sur la télé ; j'en envoyais aussi un bon nombre en colis postaux. Puis est apparu Canal Horizons, qui a multiplié les chaînes et permis de copier un plus grand nombre de films.

Quand je me suis installé près de la cathédrale, le service audio-visuel a pu vraiment se développer. On y a fait la vente de cassettes audio (surtout celles que je réalisais sur place), la location et la copie de cassettes video, surtout religieuses. Et j'ai pris des aides successifs pour me seconder et « m'aider discrètement » à dépenser les petits bénéfices du service.



### ***POTERIE OU PLASTIQUE ?***

C'était pendant une semaine sainte, pour la messe chismale, au cours de laquelle l'évêque bénit les saintes huiles. Au moment de la bénédiction, je vois venir de la sacristie trois prêtres portant des bidons d'huile : des bidons blancs, ces bidons d'huile moteur de 4 litres dont on se sert ensuite pour transporter et servir le bangui.

Quelle horreur ! Des bidons de plastique dans un pays où la poterie est un des arts majeurs, surtout à proximité de Katiola où les femmes sont des virtuoses en la matière. J'étais étonné et fâché, mais le mal était fait. Aussitôt après la messe, j'ai fait part de mon étonnement au Père Sauret, responsable de la sacristie. Il a trouvé mon étonnement tout à fait légitime, et comme c'est un artiste et un homme efficace, quelques jours plus tard il revenait de Katiola avec trois canaris peints en nuances de bleus et de vert, magnifiques. Et depuis ce temps on ne parle plus des bidons de plastique.

J'aurais aimé davantage. Habituellement, les trois canaris d'huile étaient portés par trois prêtres, un de chaque secteur pastoral. J'aurais préféré qu'ils soient portés par trois femmes, sur leur tête ou dans leurs mains en marchant pour apporter les canaris, et au retour avec un petit mouvement de danse en repartant par l'allée centrale. Cette suggestion n'a pas eu d'appui.

Je n'ai pas bien compris non plus pourquoi ces canaris, magnifiques par leur forme et leur couleur, étaient recouverts d'une jupette blanche comme des danseuses en tutu. Je n'ai pas osé affronter les décoratrices de la cathédrale qui mettaient tout leur cœur à faire le mieux possible.